

## Quelques remarques roboratives sur la notion de classement



Laurent Bibard  
Professeur  
Directeur de l'ESSEC

« Nous ne le savons que trop : tout se classe à notre époque. Les universités, les entreprises éthiques et non éthiques, les papillons, les effets papillon, les crises, les cabinets d'affaire. Tout.

C'est une des maladies – elles sont nombreuses et menaçantes – du XXI<sup>e</sup> siècle.

Les classements sont une maladie, parce qu'ils témoignent éminemment d'une absence radicale de pensée. Au lieu de penser, l'on classe. C'est connu depuis l'apparition – nécessaire – de la taxonomie. Bien sûr avons-nous besoin d'ordonner les choses pour y voir clair. Bien sûr le besoin d'ordre croît-il à proportion de la complexité objective du monde où l'on vit, et Dieu sait – si l'on peut dire ainsi – combien le monde mondialisé d'aujourd'hui est complexe.

Mais les classements en tous genres, qui voudraient implicitement devenir la référence normative de ce qui est bien et de ce qui est mal, contribuent bien plutôt à tuer la pensée et l'autonomie qu'ils voudraient servir.

En notant que tous les classements n'ont pas en réalité pour objectif de servir la liberté et la pensée, mais plutôt, lorsqu'il s'agit des media, les caisses qui se vident des quotidiens et magazines, on doit souligner que loin de servir la liberté et la pensée, les classements servent les passions à la fois les plus vitales et les moins humanisantes et libérantes.

Car les classements et le goût des classements sont fondamentalement fonction de la peur. Pourquoi les classements se vendent-ils bien ? Parce qu'ils sont appuyés sur la peur des populations d'être « en dehors du coup », de louper les meilleurs – les meilleures universités, les meilleures voitures, les meilleures entreprises, les meilleures politiques sociales et environnementales, etc -. Pour ne pas louper le meilleur hôpital, le meilleur quartier, etc, on se fie de plus en plus aux sondages et études qui débouchent sur les classements.

Ceci, dans un environnement complexe et incertain. Or, l'environnement est de plus en plus complexe et incertain, renvoyant tout le monde aux situations archaïques caractérisées par le règne du désir de prédation pour la vie et de la peur des proies. Le désir brut et la peur brute sont les deux émotions fondamentales autour de quoi se dynamisent et se structurent le goût et l'économie des classements. Ca ne nous mène pas bien loin, précisément au contraire, cela exacerbe le désir et la peur, et appauvrit fondamentalement la pensée. La pensée des nuances, la pensée des différences, la pensée parfois exigeante évidemment des contenus.

Pour le dire autrement, nous avons besoin de classements dans un monde où domine et l'emporte le désordre, tant ce monde est touffu, bouillonnant, rempli d'équivalences incertaines en particulier sur le plan éthique, mondial, bigarré et désorientant. Mais il faut faire extrêmement attention que le désir d'ordre pour clarifier un paysage ne satisfasse le besoin de sentiment de sécurité au détriment de la culture tout court, et de la vie vraiment humaine, ne conduise à une pensée qui est absence de pensée, protection seulement vitale, appauvrissement des solutions, et pensée seulement binaire. Oui ou non. Sans négociation,

sans médiation, sans subtilité et sans approfondissement. Sans question et sans recherche. Soit, la barbarie ambiante, le silence, ou le grognement brut.

Dans un monde où tout se quantifie, et où penser revient à choisir entre 0 et 1, il est vital d'abord pour la culture, l'humanité et en retour pour la vie même, que la logique des classements sur quelque objet qu'ils portent soit relativisée, considérée avec recul et pondération. Il est urgent que nous nous rééduquions à une pensée exigeante et subtile. Ceci, d'autant plus, que la fine fleur de ce qui est censé représenter la culture et la pensée au niveau mondial maintenant, la recherche, la fameuse recherche, est saturée d'esprit de classement. « Vous ne publiez pas dans les revues classées 0 et 1 selon les critères de tel média ? Vous ne pensez pas. » Ceci rejoint une autre question fondamentale de la pensée et pour la vie : comment chercher sans s'enfermer désormais dans le périmètre plus qu'étroit, minuscule, d'une spécialisation ? »